

Connecteurs et guidage inférentiel, propositions pour une perspective interlingue

1. Théorie de la pertinence et instructions sur les connecteurs

Cette présentation s'inscrit dans le cadre d'une recherche FNSRS¹ en linguistique française. Je fais partie d'une petite équipe, animée par J. MOESCHLER, qui tente de définir le rôle des différentes marques linguistiques qui interviennent dans l'interprétation du discours. Nous travaillons dans le cadre de la *théorie de la pertinence* de SPERBER et WILSON (exposée dans *Relevance: communication and cognition*, 1986). Selon cette approche, la pragmatique n'est pas essentiellement linguistique. Les inférences qui sont nécessaires à l'interprétation d'un énoncé peuvent également se baser sur des informations provenant d'autres sources de perceptions, visuelles ou auditives par exemple. L'analyse du fonctionnement de la communication n'est donc pas le domaine réservé du linguiste, mais cela n'implique pas pour autant qu'il n'ait rien à en dire. Il est en effet évident que l'absence ou la présence de certains items linguistiques dans un énoncé influence son interprétation. Ce sont ces items qu'on appellera *marques linguistiques*.

Parmi ces marques, j'étudie les connecteurs. Par rapport à DUCROT, qui a donné dès les années 1970 l'impulsion de l'étude des connecteurs, notre point de vue est déplacé: nous n'observons pas comment les connecteurs assurent la cohérence des énoncés, mais nous nous intéressons à leur rôle pour la compréhension de l'énoncé par l'interprétant. Cette différence d'orientation nous amène à considérer les connecteurs comme *guidant l'interprétation* et donc comme facilitant la compréhension des énoncés dans lesquels ils apparaissent.

Dans le modèle de SPERBER et WILSON, l'interprétation d'un énoncé a lieu dans un *mécanisme de déduction* qui contient des informations tirées de l'énoncé, de l'environnement et d'autres mémoires qui fournissent des connaissances sur les concepts véhiculés par l'énoncé. Ce traitement nécessite un certain *effort* et produit certains *effets*. Le contexte d'interprétation, dans lequel ont lieu ces opérations, n'est pas une donnée fixe, mais une variable. Il est formé de tout ce qui est nécessaire à une bonne compréhension de l'énoncé. Pour sélectionner ce sous-ensemble, dans la masse des informations accessibles à l'interprétant, intervient le principe de base de

la théorie, le *principe de pertinence*, qu'on peut énoncer de la façon suivante:

Toutes choses étant égales par ailleurs, l'énoncé produit était le plus pertinent possible dans les circonstances.

Par son énonciation même, tout énoncé véhicule une *présomption de pertinence optimale*, garantissant à l'interprétant que cet énoncé vaut l'effort requis par son traitement. La pertinence optimale est atteinte dès lors que le coût de traitement (l'effort nécessaire) n'est pas plus important que les effets obtenus. La *pertinence* est une relation, entre une proposition donnée et un contexte choisi, qui peut s'énoncer comme suit:

Plus un énoncé produit d'effets dans le contexte dans lequel il est interprété, plus il est pertinent.

Moins un énoncé demande d'effort de traitement, plus il est pertinent.

Cette très brève présentation du modèle de SPERBER et WILSON est partielle et ne rend pas compte de la complexité de leur théorie. Je n'en ai retenu que les éléments nécessaires à la clarté de cet article².

Le postulat que des instructions peuvent être rattachées aux connecteurs. Elles correspondent systématiquement aux opérations du processus inférentiel de l'interprétation de l'énoncé et guident ainsi ce processus. Ce faisant elles permettent de diminuer l'effort de traitement. Les connecteurs jouent ainsi un rôle dans l'optimisation de la pertinence. Les instructions doivent avoir un caractère suffisamment général pour qu'on n'obtienne pas une liste *ad hoc* par connecteur, mais elles doivent d'autre part être suffisamment précises pour que leur application influence effectivement l'interprétation des énoncés. Comme les opérations de traitement doivent être en nombre fini, les instructions qui leur correspondent doivent aussi être d'un nombre fini. On peut même prédire que ce nombre sera relativement petit, alors que chaque langue a une multitude de connecteurs... Mais, bien que les instructions soient en petit nombre, elles permettent de décrire un grand nombre de connecteurs. En effet, plusieurs instructions sont généralement rattachées à un connecteur et il y a donc de multiples possibilités de combinaisons. Il en découle qu'un connecteur peut partager avec un autre connecteur une partie des instructions qui lui sont rattachées.

² Pour des informations plus détaillées, outre, bien sûr, à l'ouvrage de SPERBER et WILSON (1986), je renvoie au compte-rendu de J. JAYEZ dans SIGMA (JAYEZ, 1986) ou aux articles de A. REBOUL (1988) et de moi-même (1989).

¹ Requête n° 1.495-0.86 de MM. ROULET et MOESCHLER.

Je fais, d'autre part, l'hypothèse que toutes les instructions ne sont pas de même nature. Certaines instructions doivent obligatoirement être appliquées. Je propose de nommer ces instructions *instructions de premier niveau*. Les connecteurs qui fonctionnent de cette façon n'ont donc qu'un seul emploi possible. Mais nous connaissons tous le problème que posent les connecteurs polysémiques que l'on rencontre dans des emplois différents, parfois apparemment fort éloignés les uns des autres. Je suggère ici de concevoir que ces connecteurs proposent des *instructions de second niveau*. Ces instructions sont virtuelles et ne sont réalisées que si l'application de l'ensemble des instructions de premier niveau ne suffit pas à produire une interprétation complète de l'énoncé. Leur application dépend du principe de pertinence. Les instructions impliquées sont automatiquement sélectionnées par le mécanisme déductif pour optimiser la pertinence de l'énoncé. Du fait de la présomption de pertinence optimale, l'interlocuteur applique les instructions tant que l'interprétation n'est pas satisfaisante. Le processus peut s'arrêter après l'application de toute instruction de second niveau, dès lors que l'interprétation obtenue est satisfaisante. On peut donc avoir plusieurs instructions de second niveau à appliquer alternativement ou successivement. Ainsi, suivant l'énoncé dans lequel un même connecteur apparaît, il peut être nécessaire d'appliquer toutes ses instructions de second niveau, une partie d'entre elles ou aucune d'entre elles. Un connecteur peut être utilisé chaque fois que ses instructions de premier niveau au moins, ou l'ensemble de ses instructions au plus, doivent être appliquées pour guider l'interprétation de l'énoncé. Par exemple, l'usage argumentatif fait partie des instructions de second niveau pour les connecteurs comme *d'ailleurs*, qui ont également un usage non argumentatif (cf. exemples).

2. 1^{er} exemple: analyse et schéma instructionnels de «d'ailleurs»

Dans les CLF 10 (LUSCHER, 1989), j'ai tenté une analyse instructionnelle de *d'ailleurs* qui prend en compte ses différents emplois. Je vais ici rapidement en exposer les conclusions, en présentant les instructions qui lui sont rattachées.

- instruction de base

(ensemble des instructions de premier niveau):

- a) [ne pas conserver les assomptions produites par le traitement en cours]
- b) [récupérer une assomption d'un contexte récent]

Si cette instruction de base seule est réalisée, l'emploi de *d'ailleurs* est non argumentatif, et plusieurs autres connecteurs peuvent lui être substitués, dont *entre parenthèses* et *soit dit en passant* (1). La nécessité de retrouver un lien avec une assomption précédente peut être mise en évidence par un exemple fabriqué (2). Un tel énoncé ne paraît incongru que parce qu'il est produit ici hors situation d'énonciation. Sa pertinence repose justement sur l'accessibilité, attendue pour l'interlocuteur visé, à un contexte contenant une assomption sur une voiture (rouge).

- (1) Avant le départ, Franck Piccard était très tendu tout comme son entraîneur... helvétique *d'ailleurs*.
- (2) Pierre, qui a *d'ailleurs* une voiture rouge, vient de se marier.

- instructions de second niveau:

- c) [réévaluer une assomption d'un contexte récent]
qui peut prendre les formes:
- ca) [renforcer une assomption contextuelle mutuellement manifeste]
- cb) [éradiquer cette assomption]

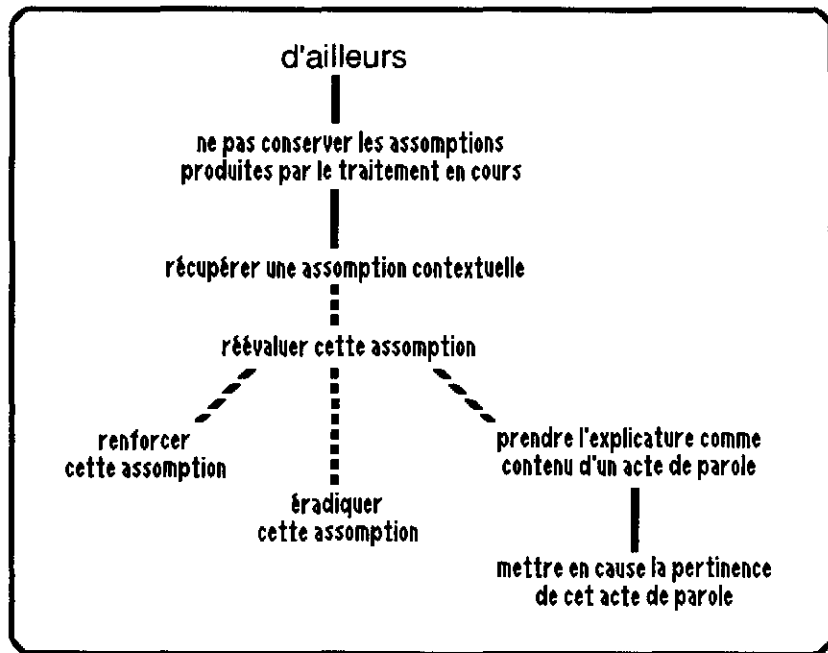
L'instruction de second niveau c) offre une alternative: elle peut être appliquée sous la forme de ca) et *d'ailleurs* introduira un argument (3); elle peut aussi l'être sous celle de l'instruction cb) et permettre une auto-correction (4)³. (Je ne traiterai pas ici du dernier groupe d'instructions [cf. LUSCHER, 1989]).

- (3) Je ne veux pas louer cette salle: elle est trop chère, *d'ailleurs* elle ne me plaît pas.
- (4) Je pense qu'on ne peut pas faire une architecture de banlieue aux Halles. Ni en banlieue *d'ailleurs*.

- schéma instructionnel:

³ L'exemple (3) est l'exemple considéré comme canonique de l'emploi de *d'ailleurs* dans DUCROR et al. (1980).

L'exemple (4) est aussi tiré de Ducror et al. (1980), mais il est ici analysé différemment.



3. Force de connexion et familles de connecteurs

La distinction entre instructions de premier et de second niveau ainsi que l'observation de la possibilité d'un partage d'instruction(s) entre connecteurs permettent d'introduire une notion comparative, qui me semble fondamentale pour la description des emplois des connecteurs: celle de *force de connexion*. Cette notion concerne principalement la prise en compte des instructions de second niveau.

Si toutes les instructions rattachées à un connecteur sont appliquées pour arriver à une interprétation de l'énoncé compatible avec le principe de pertinence, les possibilités de ce connecteur sont alors utilisées pleinement et on dira qu'il est utilisé au *maximum de sa force*. A l'inverse, si un connecteur apparaît dans un énoncé pour l'interprétation duquel seule son instruction de base doit être mise en œuvre, il est alors en emploi de *force faible*. Un connecteur dans un énoncé qui ne demanderait l'application que de certaines de ses instructions de second niveau aurait une *force intermédiaire* quelconque entre la force maximale et la force faible.

Certains connecteurs partagent deux ou trois instructions et sont donc très proches; on le constate d'une part avec les emplois de *entre parenthèses* et de *soit dit en passant* et d'autre part avec la possibilité de remplacer *d'ailleurs* par un de ces deux connecteurs dans certains énoncés, mais pas dans d'autres. La possibilité de paraphraser un énoncé contenant un connecteur est directement liée à la notion de force de connexion: un connecteur dans un emploi spécifique, c'est-à-dire utilisé au maximum de sa force, ne peut généralement pas être paraphrasé. Par contre, il peut l'être lorsqu'un ou plusieurs autres connecteurs partagent avec lui les instructions applicables. Il est alors dans un emploi plus faible et on peut dire que sa force de connexion est moins grande.

Cette relation entre la force de connexion et la substituabilité des connecteurs permet de poser les deux hypothèses suivantes:

Plus les instructions réalisées sont nombreuses, plus la force de connexion du connecteur est grande; c'est-à-dire plus sa présence est nécessaire à la compréhension de l'énoncé.

Moins les instructions nécessaires sont nombreuses, moins la force de connexion est grande et plus il y a de raisons pour que ces instructions puissent être communes à plusieurs connecteurs.

Mon hypothèse est qu'il en va de même pour les correspondances entre les langues. Ce qu'il s'agit de traduire n'est pas le connecteur, littéralement, mais la force de connexion entre les deux actes discursifs qu'il relie. Il faut que les interprétants soient amenés à procéder aux mêmes opérations quelle que soit la langue utilisée. Pour cela, ils sont guidés d'une part par le contexte, d'autre part par les instructions effectivement mises en œuvre par le connecteur, selon le principe de pertinence. Les connecteurs employés dans la langue de départ et la langue d'arrivée peuvent donc ne pas avoir exactement le même ensemble instructionnel. Ce qui importe, c'est qu'ils partagent les instructions nécessaires à la compréhension de l'énoncé en question. Ce n'est donc pas une correspondance terme à terme entre deux morphèmes qui doit être prise en compte, mais une similitude entre des instructions guidant l'interprétation. En traduisant, on doit s'efforcer de faire passer d'une langue à l'autre les instructions. Dans les deux langues, les interprétants doivent pouvoir tirer la même interprétation et l'occurrence d'un connecteur doit les guider dans la même direction.

La détermination des niveaux instructionnels et, par conséquent, des précédences dans l'ordre d'exécution des instructions sont d'une importance cruciale pour une description correcte des connecteurs. Nous verrons tout à l'heure qu'un connecteur d'une langue donnée peut être traduit par

un connecteur demandant l'application des mêmes instructions. Pourtant, pour chacun des deux connecteurs, ce n'est pas leur ensemble instructionnel complet qui entre en ligne de compte, mais les instructions qui sont effectivement activées pour l'énoncé considéré. Il est évident qu'il peut y avoir coïncidence entre l'ensemble des instructions et les instructions utilisées, mais il est non moins certain que ce n'est pas toujours le cas. Si les deux connecteurs peuvent être traduits l'un par l'autre du fait de posséder une instruction de base (= ensemble des instructions de premier niveau) commune, alors on pourra prédire une identité interprétative entre les énoncés des deux langues. Par contre, si la traduction entraîne un changement de niveau instructionnel, il en découlera une différence interprétative entre les deux énoncés.

4. 2^e exemple: traductions de «d'ailleurs» en allemand

Seule une description de certains connecteurs allemands, effectuée dans le même cadre théorique et selon les critères que je propose, permettrait d'utiliser efficacement les notions présentées ici pour la traduction. Je n'ai pas la capacité de mener à bien ces descriptions, mais je peux tout de même tenter d'illustrer mes hypothèses par quelques exemples⁴.

Dans un dictionnaire bilingue⁵, on peut trouver, comme traductions de *d'ailleurs* en allemand, les mots suivants: *übrigens, ausserdem, anderseits, zudem, im übrigen, überdies*. Si tous ces mots étaient l'exacte traduction de *d'ailleurs*, ils seraient forcément équivalents entre eux. Ce n'est bien sûr pas le cas: chacun d'entre eux correspond mieux à un des emplois que nous venons de voir. Le dictionnaire le signale qui précise, après la mention «synonyme»: «*de plus, ausserdem; en outre, überdies; etc.*».

Il semble, par exemple, que dans (6) et (7) *übrigens* soit préférable à *ausserdem* ou *zudem*, alors que c'est l'inverse dans (8) et (9).

(6) Avant le départ, Franck Piccard était très tendu. Tout comme son entraîneur... helvétique *d'ailleurs*.

Vor der Abfahrt war Franck Piccard sehr gespannt. Wie auch sein Trainer... *übrigens* (**ausserdem, *zudem*) ein Schweizer.

(7) Je pense qu'on ne peut pas faire une architecture de banlieue aux Halles. Ni en banlieue *d'ailleurs*.

4 Je remercie ici mes informateurs germanophones, en particulier P.-A. TSCHUDI.

5 GRAPPIN, P. (1963): *Dictionnaire français-allemand, allemand-français*, Larousse, Paris, Larousse, édition 1986.

Ich meine, dass eine Vorstadtarchitektur in Les Halles nicht passt. Übrigens (?*ausserdem, ?zudem*) auch nicht in der Vorstadt.

(8) Je ne veux pas louer cette salle, elle est trop chère, *d'ailleurs* elle ne me plaît pas.

Ich will diesen Saal nicht mieten, er ist zu teuer, *ausserdem* (*zudem*) (?*übrigens*) gefällt er mir nicht.

(9) Je ne vais pas continuer mes explications, je n'en sais pas beaucoup plus et *d'ailleurs* tu ne m'écoutes pas.

Ich will in meinen Erklärungen nicht weiterfahren, ich wüsste nicht was sagen und *zudem* (*ausserdem*) (?*übrigens*) hörst du gar nicht zu.

On voit immédiatement l'avantage de l'approche instructionnelle pour rendre compte d'une telle distribution: deux instructions interviennent principalement. D'une part, celle qui demande de ne pas utiliser les implications possibles pour la suite de la conversation, autrement dit la mise entre parenthèses (a). Et d'autre part, celle qui demande la réévaluation d'une assumption précédente, autrement dit une instruction argumentative (ca). Nous avons vu ces deux instructions dans l'ensemble instructionnel de *d'ailleurs*, je les rappelle ci-dessous:

a) [ne pas conserver les assumptions produites par le traitement en cours]

ca) [renforcer une assumption contextuelle mutuellement manifeste]

Il est probable que ces deux instructions font également partie des instructions rattachées à *übrigens* et à *ausserdem*. Il y a pourtant une différence interprétative due à la raison suivante: pour *d'ailleurs* et *übrigens* la mise à l'écart (a) fait partie de l'instruction de base (on peut substituer en (9) *nebenbei gesagt* à *übrigens*), alors que, pour *ausserdem* et *zudem*, c'est le renforcement (ca) qui entre dans l'ensemble instructionnel de base. Il s'ensuit que, lorsque ces derniers sont employés avec une force de connexion faible, l'interprétation des énoncés dans lesquels ils interviennent est forcément divergente de celle d'un énoncé français contenant *d'ailleurs*. On préférera dans ces cas une traduction d'allemand en français par *de/en plus*. La différence entre *d'ailleurs* et *übrigens* est d'un autre ordre: puisque les dictionnaires donnent également ce dernier comme traduction possible de *après tout*, il doit certainement imposer ou proposer une instruction supplémentaire par rapport à *d'ailleurs*.

La première utilité de l'approche instructionnelle dans une perspective interlingue est donc de donner des moyens s'appuyant le moins possible sur l'intuition de la langue pour discriminer différentes traductions. La deuxième utilité est de justifier des possibilités de rapprochements au premier abord surprenants. Par exemple, une petite recherche dans le même

dictionnaire permet de dresser le tableau suivant, pour lequel je sélectionne quelques-unes des traductions proposées pour chaque connecteur:

d'ailleurs:	ausserdem	zudem	übrigens	
en outre:	ausserdem	zudem		dazu
de/en plus:	ausserdem			dazu ferner
puis/ensuite:		zudem		dazu ferner
encore:				ferner
au demeurant:			übrigens	schliesslich
après tout:			übrigens	schliesslich
finalement:				schliesslich

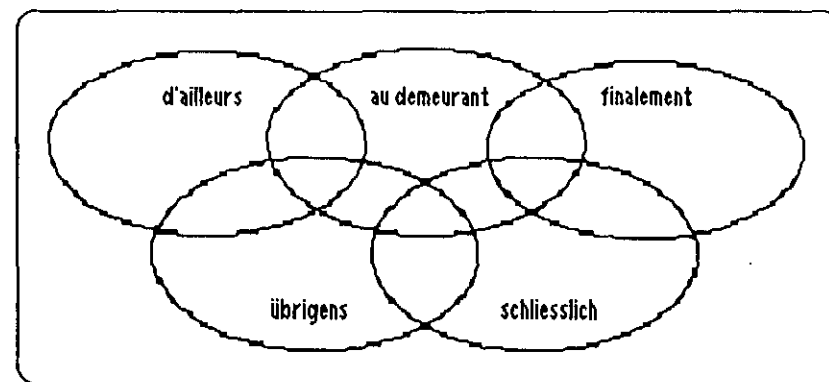
En suivant, à partir de ce tableau, les correspondances entre les connecteurs d'une langue et de l'autre, on peut écrire (le signe «=» peut être paraphrasé par «peut être remplacé par»):

d'ailleurs = *übrigens* = *au demeurant* = *schliesslich* = *finalemt*
d'où on obtient par une simple translation:
d'ailleurs = *finalemt*.

Les convergences paradoxales de ce genre sont généralement «expliquées» par la remarque que les langues ne sont pas des nomenclatures et que les traductions sont approximatives. Je ne conteste pas cette impression, mais propose simplement de l'affiner par une description plus rigoureuse. Grâce à l'approche instructionnelle, on peut facilement concevoir qu'il n'est pas nécessaire que *d'ailleurs* et *finalemt* partagent une seule instruction. Il faudrait remplacer les égalités ci-dessus par un réseau du type:

Des instructions rattachées à *d'ailleurs* peuvent être imposées par *übrigens*;
Certaines instructions imposées par *übrigens* correspondent à des instructions que peut demander *au demeurant*;
au demeurant peut demander l'application d'autres instructions qui sont parmi celles qu'impose *schliesslich*;
un parcours instructionnel de *schliesslich* est rendu en français par *finalemt*.

Ce qui, en première approximation, peut être représenté par le schéma suivant:



C'est la notion de *force de connexion*, liée à la possibilité d'avoir des instructions de second niveau, qui permet d'exprimer d'une part les différences d'emploi d'un même connecteur et d'autre part les différences interprétatives entre connecteurs proches. A force de connexion faible, *d'ailleurs* ne peut pas être traduit par *zudem*. Réciproquement, celui-ci ne correspond pas non plus, à force de connexion faible, à *d'ailleurs*; il faut donc qu'un nombre plus important d'instructions soit mobilisé, que leur force de connexion respective soit plus forte, pour qu'ils puissent être considérés comme traduction l'un de l'autre.

5. Conclusion

La formulation des instructions que je propose ne prétend pas décrire les conditions réelles de l'interprétation des énoncés dans la communication verbale, mais elle peut être le reflet des mécanismes cognitifs mis en jeu. En ce sens, ses caractéristiques systématiques et combinatoires devraient avoir un caractère universel. A partir d'un stock limité d'instructions, on obtient un grand nombre de possibilités de combinaisons, correspondant non pas systématiquement à un morphème spécifique mais à une place à remplir, c'est-à-dire à une potentialité. On peut dès lors s'attendre à ce que toutes les langues ne réalisent pas toutes ces potentialités et qu'elles ne remplissent pas toutes ces «cases» de la même manière.

Si le nombre d'instruction mis en jeu par un connecteur dans une langue est petit, il est facile de trouver un connecteur dans une autre langue qui fasse intervenir la même ou les mêmes instruction(s). Mais, par contre, le rôle du connecteur concerné est faible. Plus le nombre d'instructions, effec-

tives et virtuelles, est élevé, plus il est difficile de trouver dans une autre langue un connecteur ayant le même ensemble instructionnel. On traduira par un connecteur mettant en jeu, au mieux, les mêmes instructions pour l'énoncé donné, mais il se peut alors que certaines instructions ne soient pas de même niveau ou que les instructions virtuelles du connecteur choisi interfère sur l'interprétation. Plus il y a d'instructions en jeu, plus la correspondance est difficile. C'est donc lorsque la force de connexion est grande que les identités de parcours instructionnels sont les moins probables et c'est pourtant précisément dans ces cas que le rôle de guidage inférentiel est le plus important. Je pense que nous avons là une mise en évidence d'une cause de la difficulté de traduction des connecteurs.

Université de Genève
Unité de linguistique française
CH-1205 Genève

JEAN-MARC LUSCHER

Bibliographie

- ANSCOMBE, J.-C.; DUCROT, O. (1976): «L'argumentation dans la langue». In: *Langages* 42, 5-27.
- BLAKEMORE, D. (1987): *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Basil Blackwell.
- Ducrot, O. et al. (1980): *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- GRAPPIN, P. (1963): *Dictionnaire français-allemand, allemand-français*, Larousse, Paris, Larousse, édition 1986.
- GRICE, H. P. (1979): «Logique et conversation». In: *Communications* 30, 57-72.
- JAYEZ, J. (1986): «L'analyse de la notion de pertinence d'après Sperber et Wilson». In: *Sigma* 10, 7-45.
- LUSCHER, J.-M. (1989): «Connecteurs et marques de pertinence, l'exemple de *d'ailleurs*». In: *Cahiers de linguistique française* 10, 101-145.
- MOESCHLER, J. (1986-87): «Connecteurs pragmatiques et pertinence». In: *Feuillets* 9.
- MOESCHLER, J. (1989a): «Marques linguistiques, interprétation pragmatique et conversation». In: *Cahiers de linguistique française* 10, 43-76.
- MOESCHLER, J. (1989b): *Modélisation du dialogue*, Paris, Hermes.
- REBOUL, A. (1988): «Les problèmes de l'attente interprétative: topoi et hypothèses projectives». In: *Cahiers de linguistique française* 9, 87-114.
- ROULET, E. et al. (1985): *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- ROULET, E. (1987): «Complétude interactive et connecteurs reformulateurs». In: *Cahiers de linguistique française* 8, 111-140.
- SPERBER, D.; WILSON, D. (1979): «Remarques sur l'interprétation des énoncés selon Paul Grice». In: *Communications* 30, 80-93.
- SPERBER, D.; WILSON, D. (1986): *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.